

*Renée Vivien*

*Poétesse de la Belle époque  
Femme libre et moderne*



L'Automne s'exaspère ainsi qu'une Bacchante,  
Folle du sang des fruits et du sang des baisers  
Et dont on voit frémir les seins inapaisés...  
L'Automne s'assombrit ainsi qu'une Bacchante  
Au sortir des festins empourprés. Elle chante  
La moite lassitude et l'oubli des baisers.

Les yeux à demi-morts, l'Automne se réveille  
Dans le défaillement des clartés et des fleurs,  
Et le soir appauvrit le faste des couleurs.  
Les yeux à demi-morts, l'Automne se réveille :  
Ses membres sont meurtris et son âme est pareille  
Aux coupes sans ivresse où s'effeuillent les fleurs.

Le cœur à demi-mort, l'Automne se réveille  
Et contemple l'amour à travers le passé.  
Le feu vacille au fond de son regard lassé.  
Le cœur à demi-mort, l'Automne se réveille :  
La vigne se dessèche et périt sur la treille...  
Dans le lointain pâlit la rive du passé.

Ayant bu l'amertume et la haine de vivre  
Dans le flot triomphal des vignes de l'été,  
Elle a connu le goût de la satiété.  
L'éternelle amertume et la haine de vivre  
Corrompent le festin où le monde s'enivre,  
Étendu sur le lit de roses de l'été.

L'Automne, ouvrant ses mains d'appel et de faiblesse,  
Se meurt du souvenir accablant de l'amour,  
Et n'ose en espérer l'impossible retour.  
Sa chair de volupté, de langueur, de faiblesse.  
Implore le venin de la bouche qui blesse  
Et qui sait recueillir les sanglots de l'amour.



*Je reviens chercher l'illusion des choses  
D'autrefois, afin de gémir en secret  
Et d'ensevelir notre amour sous les roses  
Blanches du regret.*

*Car je me souviens des divines attentes,  
De l'ombre et des soirs fébriles de jadis...  
Parmi les soupirs et les larmes ardentes,  
Je t'aimais, Atthis !*

*J'aimais tes cheveux tramés de clairs de lune,  
Ton corps ondoyant qui se dérobe et fuit,  
Tes yeux que l'éclat de l'aurore, importune,  
Bleus comme la nuit.*

*J'aimais le baiser de tes lèvres amères,  
J'aimais ton baiser aux merveilleux poisons,  
Jadis ! Et j'aimais tes injustes colères  
Et tes trahisons...*

*Atthis, aujourd'hui tu pâlis, et je passe  
Tel un exilé sans désir de retour,  
Toi, moins souriante, et moi, l'âme plus lasse,  
Plus loin de l'amour.*

*Voici que s'exhale monte, avec la flamme  
Et l'essor des chants et l'haleine des lys,  
L'intime sanglot de l'âme de mon âme :  
Je t'aimais, Atthis*





*Pauline Tarn à 13 ans*



## *Aigues-marines*

*Des gouttes d'eau, — de l'eau de mer, —  
Mêlent leur lumière fluide,  
Pâle comme les flots d'hiver,  
À tes longs doigts d'Océanide.*

*Comment décrire le secret  
De leurs pâleurs froides et fines ?  
Ton regard vert semble un reflet  
Des cruelles aigues-marines.*

*Ton corps a l'imprécis contour  
Des flots souples aux remous vagues,  
Et tes attitudes d'amour  
Se déroulent, comme les vagues.*





*Pauline Tarn à 16 ans*





*Pauline Tarn à 17 ans*





*Nathalie Barney*



*Nathalie Barney et Pauline Tarn*

## *Lassitude*

*Je dormirai ce soir d'un large et doux sommeil.  
Fermez les lourds rideaux, tenez les portes closes,  
Surtout ne laissez pas pénétrer le soleil.  
Mettez autour de moi le soir trempé de roses.*

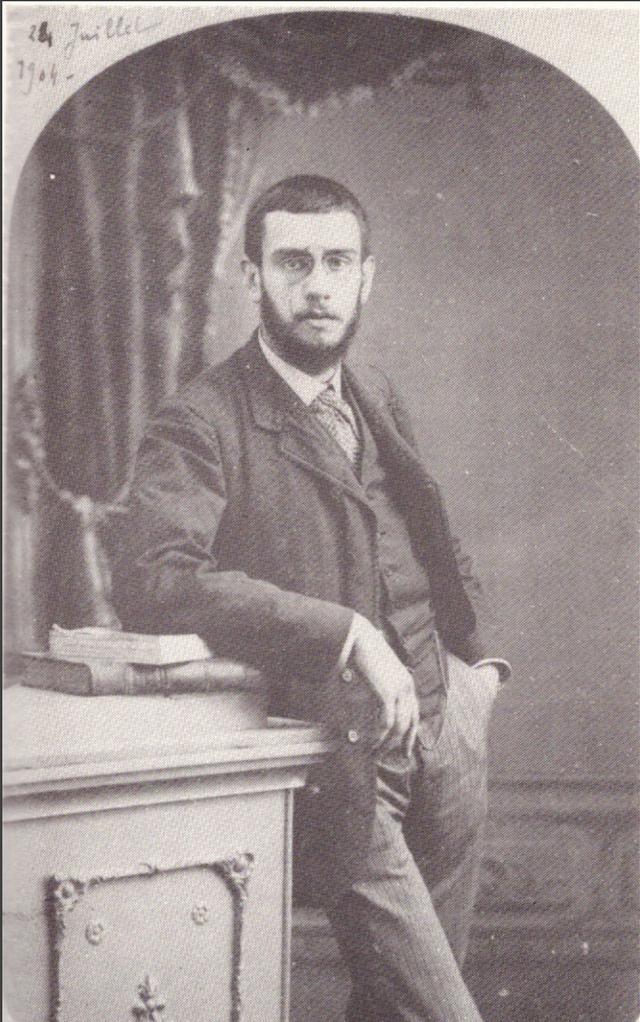
*Posez, sur la blancheur d'un oreiller profond,  
Ces mortuaires fleurs dont le parfum obsède.  
Posez-les dans mes mains, sur mon cœur, sur mon front,  
Ces fleurs pâles, qui sont comme une cire tiède.*

*Et je dirai très bas : "Rien de moi n'est resté.  
Mon âme enfin repose. Ayez donc pitié d'elle !  
Respectez son repos pendant l'éternité.  
" Je dormirai ce soir de la mort la plus belle.*

*Que s'effeuillent les fleurs, tubéreuses et lys.  
Et que se taise, enfin, au seuil des portes closes,  
Le persistant écho des sanglots de jadis...  
Ah ! le soir infini ! le soir trempé de roses !*



Doucement tu passas du sommeil à la mort  
De la nuit à la tombe et du rêve au silence,  
Comme s'évanouit le sanglot d'un accord  
Dans l'air d'un soir d'été qui meurt de somnolence.  
Au fond du crépuscule où s'obscurcissent les couleurs,  
Où le monde pâlit sous les cendres du rêve,  
Tu sembles écouter le reflux de la sève  
Et l'avril musical qui fait chanter les fleurs.  
Le velours de la terre aux caresses muettes  
T'enserme, et sur ton front pleurent les violettes



*Jean Charles-Brun*



*Pauline Tarn devenue Renée Vivien*

*L'ombre jetaït vers toi des effluves d'angoisse :  
Le silence devint amoureux et troublant.  
J'entendîs un soupir de pétales qu'on froisse,  
Puis, lys entre les lys, m'apparut ton corps blanc.*

*J'eus soudain le mépris de ma lèvre grossière...  
Mon âme fit ce rêve attendri de poser  
Sur ta grâce où longtemps s'attardait la lumière  
Le souffle frissonnant d'un mystique baiser.*

*[...]*

*Éparse autour de toi pleurait la tubéreuse,  
Tes seins se dressaient fiers de leur virginité...  
Dans mes regards brûlait l'extase douloureuse  
Qui nous étreint au seuil de la divinité.*



*La baronne Hélène de Zuylen*



*Douceur de mes chants, allons vers Mytilène.  
Voici que mon âme à repris son essor,  
Nocturne et craintive ainsi qu'une phalène  
Aux prunelles d'or.*

*Allons vers l'accueil des vierges adorées :  
Nos yeux connaîtront les larmes des retours :  
Nous verrons enfin s'éloigner les contrées  
Des ternes amours.*

*L'ombre de Psappha, tissant les violettes  
Et portant au front de fébriles pâleurs,  
Sourira là-bas de ses lèvres muettes  
Lasses de douleurs*

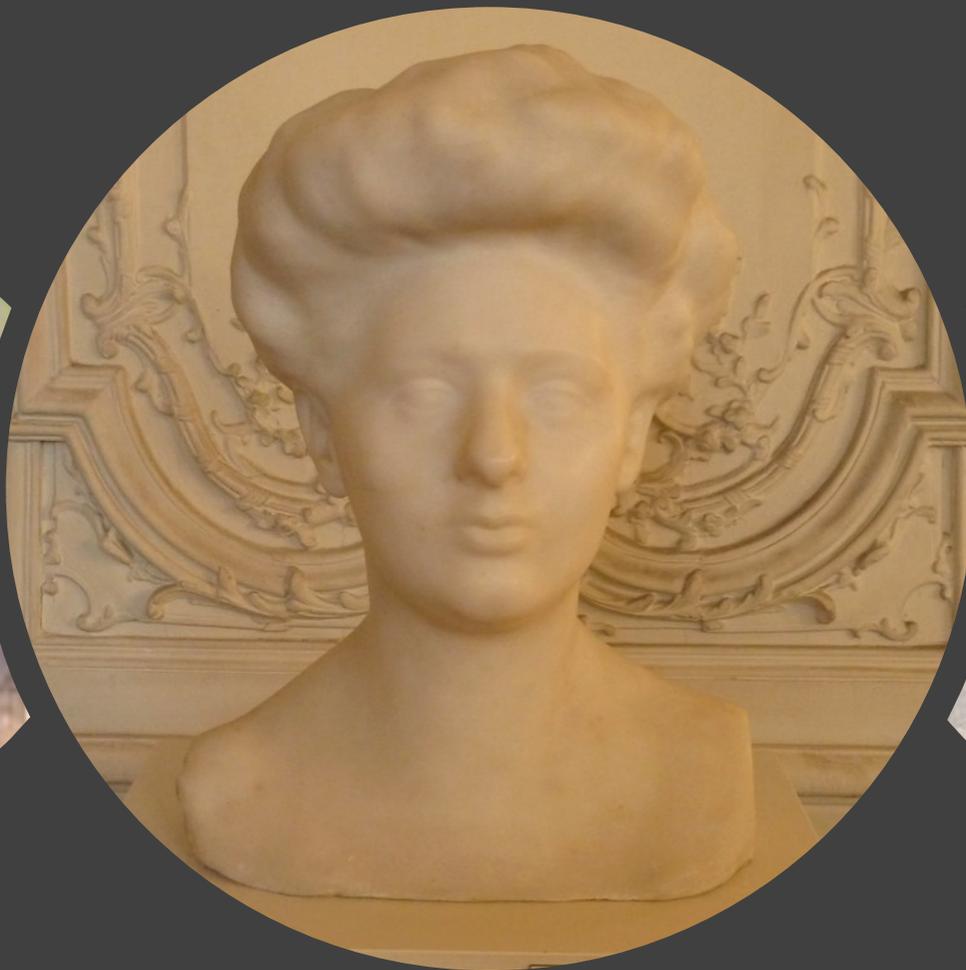
*[...]*



*Renée Vivien en 1907*



*Portrait de Renée Vivien  
par Lévy Dhurmer,*



*Buste de Renée Vivien  
par Rodin*



*Portrait de Renée Vivien  
par Alice Pike-Barney*



*Ode à la femme aimée*

*L'Homme fortuné qu'enivre ta présence  
Me semble l'égal des Dieux, car il entend  
Ruisseler ton rire et rêver ton silence,  
Et moi, sanglotant,*

*Je frissonne toute, et ma langue est brisée :  
Subtile, une flamme a traversé ma chair,  
Et ma sueur coule ainsi que la rosée  
Âpre de la mer ;*

*Un bourdonnement remplit de bruits d'orage  
Mes oreilles, car je sombre sous l'effort,  
Plus pâle que l'herbe, et je vois ton visage  
A travers la mort.*



## Litanie

*La haine nous unit, plus forte que l'amour.  
Nous haïssons le rire et le rythme du jour,  
Le regard du printemps au néfaste retour.*

*Nous haïssons la face agressive des mâles.  
Nos cœurs ont recueilli les regrets et les rôles  
Des femmes aux fronts lourds, des Femmes aux fronts pâles.*

*Nous haïssons le rut qui souille le désir.  
Nous jetons l'anathème à l'immonde soupir  
D'où `naîtront les douleurs des êtres à venir.*

*Nous haïssons la foule et les Lois et le Monde.  
Comme une voix de fauve à la rumeur profonde,  
Notre rébellion se répercute et gronde.*

*Amantes sans amant, épouses sans époux,  
Le souffle ténébreux de Lilith est en nous,  
Et le baiser d'Eblis nous fut terrible et doux.*

*Plus belle que l'amour, la haine est ma maîtresse,  
Et je convoite en toi la cruelle prêtresse  
Dont mes lividités aiguïseront l'ivresse.*

*Mêlant l'or des genêts à la nuit des iris,  
Nous renierons les pleurs mystiques de jadis  
Et l'expiation des cierges et des lys.*

*Je ne frapperai plus aux somnolentes portes.  
Les odeurs monteront vers moi, sombres et fortes,  
Avec le souvenir diaphane des mortes*



## Mes victoires

*Tel un arc triomphal, plein d'ocres et d'azurs,  
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs.*

*Quand passerai-je, avec mes Victoires dans l'âme,  
Sous l'arc édifié pour celui qu'on acclame ?*

*L'arc mémorable et vaste enferme le couchant  
En sa courbe pareille au rythme fier d'un chant.*

*Quand passerai-je, ayant sur moi comme un bruit d'ailes  
Que font, dans l'air sacré, mes Victoires fidèles ?*

*Certes, l'heure n'est point aux poètes, et moi  
Je n'ai que ma jeunesse et ma force et ma foi.*

*L'arc triomphal est là, clair parmi les nuits noires.  
Quand passerai-je, sous l'aile de mes Victoires ?*

*Je le sais, — aujourd'hui cela fait moins de mal,  
Je ne passerai point sous un arc triomphal.*

*Et je n'entendrai point la voix ivre des femmes  
Qui sanglotent : « Voici l'offrande de nos âmes... »*

*Résignée, et songeant aux défaites passées,  
J'aurai sur moi le bruit de leurs ailes lassées...*

*Comme un arc triomphal plein d'ocres et d'azurs,  
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs*



## Ainsi je parlerai...

*Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,  
Je lui dirais : « O Christ je ne te connais pas.*

*Seigneur, ta stricte loi ne fut jamais la mienne,  
Et je vécus ainsi qu'une simple païenne.*

*Vois l'ingénuité de mon cœur pauvre et nu.  
Je ne te connais point. Je ne t'ai point connu.*

*J'ai passé comme l'eau, j'ai fui comme le sable.  
Si j'ai péché jamais je ne fus responsable.*

*Le monde était autour de moi, tel un jardin.  
Je buvais l'aube claire et le soir cristallin.*

*Le soleil me ceignait de ses plus vives flammes,  
Et l'amour m'inclina vers la beauté des femmes.*

*Voici, le large ciel s'étalait comme un daïs,  
Une vierge parut sur mon seuil, j'attendais.*

*La nuit tomba... Puis le matin nous a surprises  
Maussadement, de ses maussades lueurs grises.*

*Et dans mes bras qui la pressaient elle a dormi  
Ainsi que dort l'amante aux bras de son ami.*

*Depuis lors, j'ai vécu dans le trouble du rêve,  
Cherchant l'éternité dans la minute brève.*

*Je ne vis point combien ses yeux clairs restaient froids,  
Et j'aimai cette femme au mépris de tes lois.*

*Comme je ne cherchais que l'amour, obsédée  
Par un regard, les gens de bien m'ont lapidée.*

*Moi, je n'écoutai plus que la voix que j'aimais,  
Ayant compris que nul ne comprendrait jamais.*

*Pourtant, la nuit approche, et mon nom périssable  
S'efface, tel un mot qu'on écrit sur le sable.*

*L'ardeur des lendemains sait aussi décevoir :  
Nul ne murmura mes strophes vers le soir.*

*Vois, maintenant, Seigneur, juge-moi. Car nous sommes  
Face à face, devant le silence des hommes.*

[...]



## Intérieur

*Dans mon âme a fleuri le miracle des roses  
Pour le mettre à l'abri, tenons les portes closes.*

*Les rideaux sont tirés sur l'odorant silence,  
Où l'heure au cours égal coule avec nonchalance.*

*Notre chambre paraît un jardin immobile  
Où les parfums errants viennent trouver asile.*

*Pour garder cette paix faite de lueurs roses,  
O ma Sérénité ! Tenons les portes closes.*

*La lampe veille sur les livres endormis,  
Et le feu danse, les livres sont nos amis.*

*Oui, les chuchotements ont perdu leur venin,  
Et la haine d'autrui n'est plus qu'un mal bénin.*

*Ta robe verte a des frissons d'herbes sauvages,  
Mon amie, et tes yeux sont pleins de paysages.*

*Loin des pavés houleux où se fanent les roses,  
Où s'éraillent les chants, tenons les portes closes.*





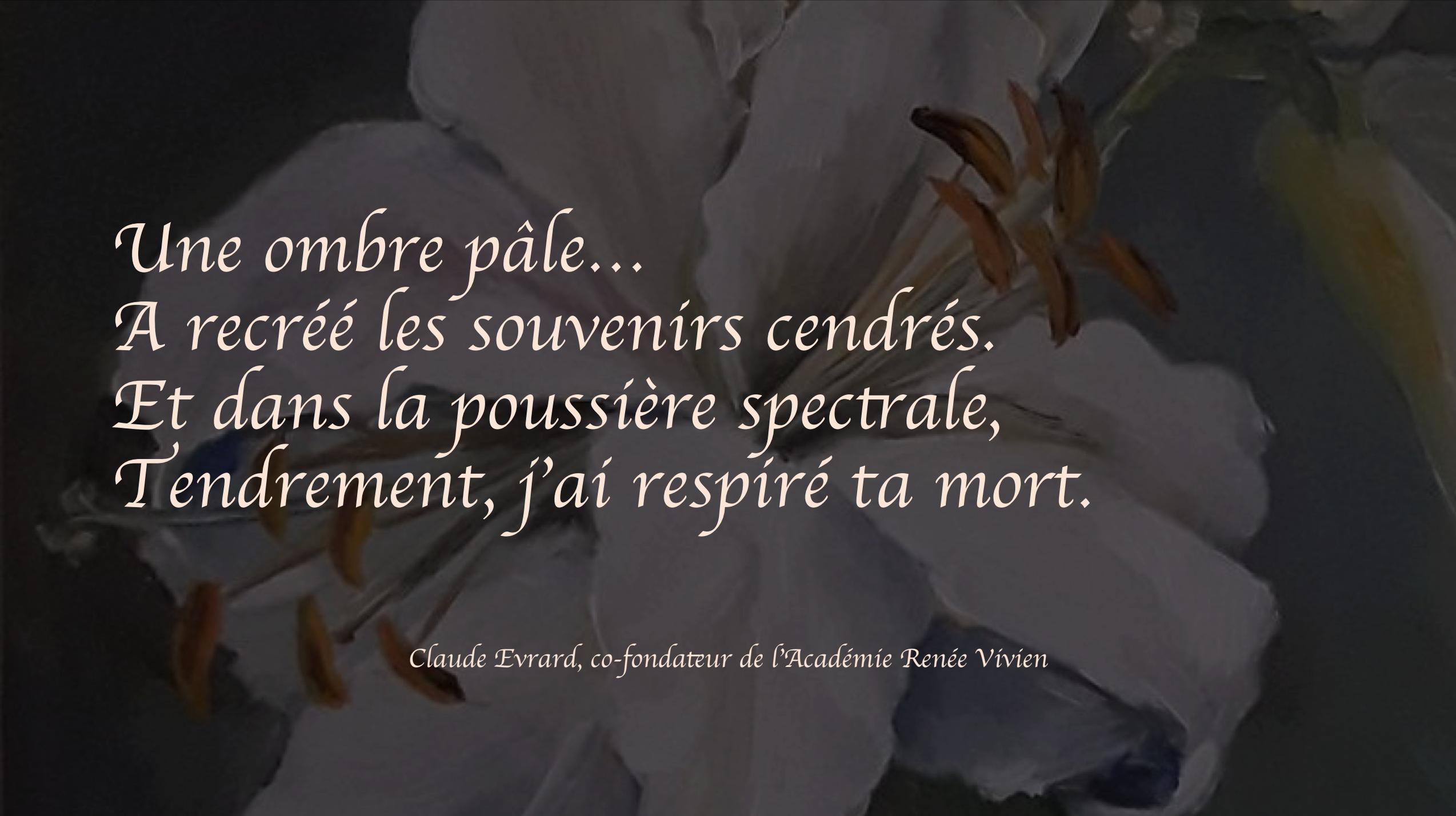


*Voici la porte d'où je sors...  
O mes roses et mes épines !  
Qu'importe l'autrefois ? Je dors  
En songeant aux choses divines...*

*Voici donc mon âme ravie,  
Car elle s'apaise et s'endort  
Ayant, pour l'amour de la Mort,  
Pardonné ce crime : la Vie.*



*Portrait de Renée Vivien par Levy Dhurmer*



*Une ombre pâle...  
A recréé les souvenirs cendrés.  
Et dans la poussière spectrale,  
Tendrement, j'ai respiré ta mort.*

*Claude Evrard, co-fondateur de l'Académie Renée Vivien*

*Renée Vivien*



*Nous vous remercions  
de votre présence et de votre écoute.*

*Académie Renée Vivien*

*Le lazariér*

*05380 Châteauroux-les-Alpes*

*06 81 93 32 26*

*<http://academiereneevivien.unblog.fr>*